



**SUR LA CRÊTE
SOMMITALE
DU PIC
KORJENEVSKAIA**
PHOTO
RÉMI MONGABURE

Une aventure alpine en Asie Centrale

Michel Boyer-Chamard, 21 ans, est l'un des quatre élèves des Grandes Écoles qui ont participé en juillet dernier à l'expédition «Pamir 92» organisée par les cadres «Alpinisme» du C.A.F. IdF. Avec Thibault et Antoine, deux de ses camarades étudiants, et six autres alpinistes du Club, il a atteint le sommet du pic Korjenevskaja, 7105 m. Michel a soigneusement tenu un journal relatant son expérience hors du commun parfois vécue difficilement. Ce qui était au départ un journal personnel nous a semblé mériter une plus large audience. Voici des extraits de ce journal, «*Les pénitents de glace*», édité sous la forme d'un petit ouvrage d'une trentaine de pages. Les contraintes de place ont conduit ici à des coupes, mais ce texte reprend l'essentiel du troisième chapitre intitulé : «La montagne m'a accepté».

Claude Gelé

Dans le premier chapitre «Premier contact avec l'Asie centrale», Michel décrit notre arrivée à Duchambé, via Moscou, et le passage au «Camp des alpinistes» dans les gorges de Varzob, à 50 km au nord de la capitale du Tadjikistan. Nous séjournons ensuite au bord du lac Iskander, à 2200 m d'altitude, et à 170 km de Duchambé, où l'hélicoptère d'Aeroflot nous transportera au camp de base.

Lundi 13 juillet. L'hélicoptère est venu nous chercher ce matin à 10 heures. Un gros engin d'Aeroflot, capable de lever 35 personnes. Nous nous y enfournons tous avec nos impressionnants paquetages. Ces deux heures de voyage vont se révéler extraordinaires. Nous traversons d'abord la chaîne des Famsky Mountains. L'hélicoptère longe ensuite le pied de la formidable face nord du Zamin-Karor : 1200 mètres de hauteur pour

12 kilomètres de largeur, le sommet étant à 4700 m. Le spectacle est grandiose. L'hélicoptère effectue une boucle pour permettre à chacun d'admirer la paroi qui me fait penser, en plus sauvage, à la face nord de l'Eiger. Nous suspendons notre souffle tant le survol de cette région est formidable. Nous évoluons de crête en crête, à 4000 m, parmi les sommets et les arêtes enneigés. Les vallées étroites sont désertes. Parfois un village en occupe le fond. Cette chaîne ressemble beaucoup aux Alpes, en plus sauvage et surtout en cent fois plus vaste. Voici enfin Djirgatal, dans sa large vallée, d'où nous apercevons les premiers contreforts du Pamir.

«*Pa-Mir*», «*Toit du Monde*» : enfin, nous allons voir de nos yeux ces montagnes magiques et mythiques, dont l'appellation bisyllabique a rythmé nos rêves parisiens ! Le Pamir, centre névralgique de toute l'Asie, dont l'histoire est fort ancienne et l'exploration encore inachevée. Les plus hautes

chaînes de montagnes du monde y convergent : Tien-Shan, Hindou-Kouch, Elbourz, Altaï et, bien sûr, Himalaya. Cinq pays s'y rejoignent : Afghanistan, Chine, Inde, Pakistan et l'ex-U.R.S.S. Très vite, ces montagnes se révèlent beaucoup plus impressionnantes que les Famsky : glaciers énormes, faces gigantesques, écrasées par les sommets alentour...

L'excitation est vive dans la carlingue : une certaine ivresse. Tout d'un coup, l'engin vrombit, franchit une dernière crête à 4500 m et file vers le fleuve figé de l'immense glacier Fortambek. Nous découvrons soudain, dressée face à nous, la barrière du pic du Communisme et le sommet tant attendu, le Korjenezskaïa. Un virage au-dessus du glacier, gigantesque et hérissé de milliers de « pénitents » de glace, et nous atterrissons au camp de base. Trois mille mètres au-dessus, l'immense muraille de neige et de glace du pic du Communisme nous écrase de toute la masse de son prodigieux versant nord. La cime du Korjenezskaïa accroche les nuages et reste invisible, mais nous observons sa base rocheuse jaune, saupoudrée de neige. Entre ces deux 7000, le pic des Quatre dresse sa pyramide neigeuse parfaite.

Dans le deuxième chapitre, Michel décrit la vie au camp de base, la découverte du sauna, les discussions avec les Russes et son état de santé.

Jeudi 16 juillet. Aujourd'hui, je reste au camp pour me soigner. Sur les 18 membres de l'expédition, dix sont remontés dormir au camp I. Il neige toujours. Ce mauvais temps, conséquence exceptionnelle dans cette région de la mousson qui sévit plus au sud, va-t-il compromettre le succès de l'expédition ? J'aime me retrouver aujourd'hui au calme, ici au camp, avec ceux qui éprouvent les mêmes difficultés que moi. Je me traîne des W.C. à ma tente, en maudissant cette neige mouillée qui empêche toutes mes affaires de sécher. Vous ma famille, vous mes amis, vous me manquez. Je pense à nos vies citadines où nous ne prenons plus conscience du suprême luxe qu'est d'avoir de l'eau courante, du chauffage, un bain quand on veut... Depuis trois jours, malade, essoufflé, fatigué, j'ai pataugé dans la boue et porté mes vêtements trempés. Et ce n'est qu'un début... J'ai trainé la patte, un peu humilié par ma contre-performance lors de la première montée au camp I. La montagne serait-elle d'abord une leçon d'humilité ? Dans les Alpes, j'ai appris qu'il y a des choses bien au-dessus de mes possibilités. Mais l'engagement reste faible. Ici, à 4300 m, me voici déjà lessivé, amaigri, grelottant, alors même que je n'ai franchi que les 800 premiers mètres – et les plus faciles – de cette énorme montagne qui m'écrase de ses trois mille mètres...

Samedi 18 juillet. Montée hier au camp I pour y dormir. La météo est soudainement devenue favorable vendredi matin. A présent, le soleil est éclatant et la route jusqu'au camp I est presque devenue une fournaise. Contrairement à mercredi, la montée est



ARRIVÉE AU CAMP II
PHOTO J.-F. CLERGUE

lente et agréable. Mon mal de tête, consécutif à l'altitude de 5100 m où se trouve le camp, est vite calmé par de l'aspirine. Quatre alpinistes américains ont fait la trace hier jusqu'au camp II et disent que la montée reste difficile et dangereuse. Il faut attendre au moins deux jours avant que la neige soit stabilisée.

Cette nuit passée au camp I est étrange. Je parviens à dormir avec des somnifères, sommeil très tourmenté. Mon duvet est efficace, mais la condensation est forte sous la tente et mes cheveux mouillés ont gelé. Réveil avec un horrible mal de tête. Impossible de faire le moindre effort. Préparer le petit déjeuner demande beaucoup de volonté. ... Vais-je pouvoir suivre le rythme ? Le doute m'assaille : je résiste mal à l'altitude et souffre toujours du ventre. Je réalise soudain qu'une pareille aventure demande une incroyable résistance physique. Pas celle du rugbyman qui se donne à fond pendant une heure, mais celle de l'alpiniste capable, au bout de dix jours de souffrances, de fatigue, de nourriture sommaire et de manque de sommeil, de continuer, d'avancer, de gérer son corps et son esprit...

Le troisième chapitre, « La montagne m'a accepté », décrit l'ascension telle que l'a vécue Michel qui atteint le sommet le 25 juillet.

Lundi 27 juillet. Peut-être aurais-je dû profiter de la joie indicible et de l'épuisement émerveillé qui hier caractérisaient mon état après mon retour au camp de base, pour relater ces cinq jours passés en très haute altitude. Je n'étais guère préparé psychologiquement à cette victoire sur le Korjenezskaïa. Celle-ci m'a été donnée, soudainement, le samedi 25 juillet vers 11 h 30.

Je suis donc parti, pour la quatrième fois, en direction du camp I, en compagnie de Jeff,

Les lecteurs intéressés par le texte intégral des « Pénitents de glace » peuvent l'obtenir en s'adressant à Patrick Martin, chef d'expédition et responsable des activités « Alpinisme » du Club.



CAMP III (6400 M)
PHOTO C. GELÉ

de Didier – quatrième étudiant de l'équipe avec Antoine, Thibault et moi – et de trois alpinistes russes. En grim pant une barre rocheuse, une chute de pierres me précipite un éclat dans l'œil et je perds une lentille de contact. J'effectuerai donc l'ascension avec un regard de myope. Il fait grand beau. La première équipe (Hélène, Alain, Antoine, Denis, Jean-Pierre, Patrick Martin, Philippe, Rémi, Serge et Thibault) est montée directement au camp III pour tenter le sommet le lendemain. Au camp I, je retrouve Jean et Claude qui n'ont apparemment aucun problème d'altitude et ne sont pas redescendus au camp de base depuis huit jours. Jeff et moi nous entendons suffisamment bien pour faire l'ascension ensemble. Cette journée de jeudi est maussade; il fait gris et il neige par intermittence. Ma forme est éblouissante et je prends une bonne avance sur Jeff dans la pente finale à 45°, sous le camp II.

Didier, soudainement épuisé, passe la soirée dans un triste état, enfoncé dans sa tenue gore-tex, tremblant, grelottant, traînant... Il nous faut préparer sa nourriture et remplir sa gourde. Claude consacre des heures à surveiller le réchaud à essence et faire fondre de la neige pour tous. Bien que Didier veuille poursuivre l'ascension, personne n'est dupe de son mal aigu des montagnes, ce qui n'a rien d'anormal ni de honteux à 5 800 m d'altitude. Dans la journée, Patrick Martin et les membres de la première équipe le redescendent. Ils ont tenté hier le sommet sous la tempête de neige. Six d'entre eux l'ont atteint : Hélène, Alain, Antoine, Jean-Pierre, Philippe et Thibault. Les quatre autres ont dû renoncer, abattus et très fatigués, après avoir atteint la cote 7 000...

Stimulés par cette première victoire de nos six camarades, Jeff et moi partons en direction du camp III. L'itinéraire magnifique est constitué d'une succession de traversées à flanc de raides pentes de neige au pied d'une gigantesque falaise, puis par une arête qui part d'un petit col à 6 100 m pour atteindre le camp à 6 400 m. L'arête, d'abord mixte avec des rochers raides enneigés, s'élance, plus accueillante, vers le sommet dans une série de ressauts glaciaires. Je ne pensais pas trouver de telles difficultés. Mais je ressens à peine les effets de l'altitude.

Le camp est installé sur une plate-forme neigeuse qui conduit au sommet; belvédère magnifique à 6 400 m d'altitude, au panorama exceptionnel dans une ambiance très haute altitude. Jeff m'y rejoint vers 15 heures et nous déjeunons copieusement : chose étrange, nous avons de l'appétit ! Puis, le mauvais temps qui sévit chaque jour dans l'après-midi avec une régularité d'horloge, nous oblige à nous retrancher sous la tente. A 20 heures, nous dînons avec Claude et Jean, arrivés avec Andreï Pedrov, leur « ange gardien » russe. Je prie pour qu'il fasse beau le lendemain. Il faut, paraît-il, six heures pour atteindre le sommet par cette superbe arête de neige dont les nombreux ressauts sont bordés d'un côté par l'immense falaise qui plonge vers le camp II, de l'autre par un vaste bassin glaciaire balayé par les chutes de séracs. Nous partirons tôt pour profiter du beau temps matinal.

Se pâmer au Pamir

Pâmés, oui, nous l'avons été et ma première pensée sera pour nos amis de Moscou, sans qui l'épopée eut été bien plus délicate dans son organisation et donc son aboutissement.

Vitali Shakirjanov, responsable du camp de base et Hercule des montagnes.

Ivan Gorobec, cumulant responsabilité des secours et des piques dans le derrière, mais progressant toujours devant.

Sergei Dudakov, sourire omniprésent, gentillesse de chaque instant, un sage.

Andreï Pedrov, effacé certes, mais d'une telle efficacité.

Igor Yashin, tête pensante sur le terrain et partout ailleurs, disponibilité et ouverture; une culture française à faire pâlir de jalousie la majorité d'entre nous.

Sans oublier tous ceux qui les accompagnaient et sans qui les camps d'altitude auraient été bien fades.

Au cœur de l'Asie centrale

Situé au sud-est de l'ex-URSS, la République du Tadjikistan est entourée par la Chine, l'Afghanistan, l'Ouzbékistan et le

Kirghizistan. Au cœur de l'Asie centrale, le Pamir est le lieu où convergent les plus grands systèmes montagneux asiatiques : l'Hindou-Kouch au sud-ouest, le Karakoram et l'Himalaya au sud-est, le Koven-Lun à l'est et le Tien-Chan au nord-est. Dans cette région culminent les quatre 7 000 de l'ex-URSS : pic du Communisme (7 495 m), Robieda (7 439 m), Lénine (7 134 m) et notre objectif, le Korjnevskaja (7 105 m), découvert en 1910.

La voie Tseltsine

Après une tentative en 1937, le sommet est vaincu en 1953. L'itinéraire que nous avons emprunté ne fut ouvert qu'en 1966 (itinéraire Tseltsine).

Cette expédition était menée conjointement avec les Grandes Écoles de Paris. Une première qui faisait suite à l'opération « 100 étudiants au mont Blanc » organisée au cours de l'été 91, dans le cadre de la campagne en faveur du parc international du Mont-Blanc.

PATRICK MARTIN
Chef d'expédition

Depuis le début du séjour, j'ai la chance de pouvoir bien dormir, au chaud et au sec grâce à l'excellent duvet acheté avant de partir. Jeff ne parvient pas à fermer l'œil. Les conditions sont extrêmes : -25°C, vent et neige. Il faut régulièrement secouer la toile de la tente pour éviter d'être étouffé. L'haléine condense immédiatement en des cristaux de givre au bord de l'ouverture du duvet. Le sol bosselé de neige compactée est des plus inconfortables.

À l'aube, Jeff, très éprouvé, renonce à partir avec moi. Je lui prépare un peu de chocolat, seule chose qu'il puisse avaler. Cet abandon m'affecte car j'aime bien Jeff, et j'aurais aimé aller au sommet avec lui. Je lui souhaite bon courage pour la descente et pars, seul, vers 5 h 30. Un groupe d'Allemands me précède et Vladimir, l'un de nos camarades russes, me suit comme une ombre; nous n'échangerons aucune parole jusqu'au sommet. Il s'arrête quand je m'arrête, avance quand j'avance. Un étrange sentiment de solitude m'envahit alors que je progresse péniblement le long de l'arête.

Il me faudra six heures pour atteindre enfin le sommet tant désiré à 7105 m. Il fait grand beau, mais froid : tous mes vêtements sont sur moi. Cette ascension s'est déroulée dans une demi-inconscience, due à la fatigue et à l'altitude. Bourré d'aspirine, dopé à la Coramine, j'ai mis consciencieusement un pied devant l'autre dans la neige profonde, concentré, rêveur, pensant aux miens... De temps à autre, je m'arrête, épuisé et je bois une gorgée de l'unique litre d'eau emporté dans ma gourde, qui ne tardera pas à geler d'ailleurs... Je regarde le sommet balayé par un panache de neige : il ne paraît guère plus rapproché que vu du camp III. Je sens que je pourrais me décourager, faire demi-tour.

La fatigue est devenue intolérable à cent mètres sous le sommet, alors que je rejoins les Allemands; nous quittons l'arête, passons une ultime barre rocheuse. Le souffle court, le visage crispé et les yeux gonflés, je mets enfin le pied sur ce modeste dôme de neige offert aux « météores » de la très haute altitude. Difficile de décrire mon émotion. Nous dominons tous les reliefs environnants. Seul le pic du Communisme dresse ses 7495 m face à nous. Les brumes basses rendent l'atmosphère des vallées opaque, alors que la finesse éthérée de la haute atmosphère qui nous baigne nous offre le spectacle d'une infinité de montagnes à perte de vue. Himalaya, Karakoram, Tian-Shan, je vous vois enfin, mais je ne vous reconnais pas : ici, rien ne me permet de le faire dans ce chaos illimité qui s'étend tous azimuts.

J'ai sommeil, soif, je perds l'équilibre. J'embrasse Vladimir, mon ombre fidèle. Une peur diffuse aussi avec une seule envie : descendre, perdre de l'altitude... Je me sens mal, angoissé : des réactions biochimiques irréversibles auraient-elles déjà altéré mon corps et mon cerveau ? Il fait froid et la tempête arrive, cette calamiteuse mousson qui vient du sud. Je descends en titubant. À chaque pas, ce leitmotiv : perdre de l'altitude. Sous le sommet, je croise André, Claude

et Jean, et leur donne mes dernières Coramine. Maintenant que le ciel se couvre, je réalise que je serai le seul à avoir réussi par beau temps. Je prends donc un maximum de photos pour mes camarades.

Perdre de l'altitude. Mon empressement à réaliser cet objectif me fait marcher n'importe comment, dans la tempête. À chaque pas, une glissade qui pourrait m'emporter vers les séracs, ou dans un vol plané au-dessus de la paroi rocheuse. Peu m'importe, je veux descendre ! Le vent glacial me siffle aux oreilles et le sang bat mes tempes. À chaque ressaut, j'espère apercevoir le camp III dans le brouillard ; à chaque fois, seule l'arête s'offre à mes yeux... Fiévreux et assoiffé, je trébuche, me roule dans la neige, jure, pleure presque...

Enfin à 15 heures, j'arrive au camp III. Une seule envie : déblayer la tente de sa chape de neige et m'effondrer pour dormir, tout habillé. À 19 heures, je me réveille alors que la tempête est à son comble. Claude, Jean et André sont rentrés à leur tour, épuisés par le mauvais temps subi tout l'après-midi. Mais ils sont victorieux ! Jean découvre qu'il a les gros orteils gelés : la neige s'est infiltrée dans sa chaussure. Alertés, les Russes lui feront des frictions à la vodka. Je prends sur moi – effort épuisant car on devient terriblement égoïste à ces altitudes – de leur apporter du thé chaud. Il a neigé près d'un mètre cet après-midi : une neige qui envahit tout, profite de la moindre ouverture pour s'infiltrer. Tout est mouillé – gelé ! – dans ma tente, qui s'affaisse sous tant de poudre blanche.

Je n'ai rien bu ni mangé depuis le sommet, tant j'avais sommeil. Seul dans ma tente, je paie mon imprévision : Jeff a descendu par mégarde ma frontale et, comble de malheur, je n'ai pas de feu. Comment faire de l'eau ? Je suis si assoiffé que j'ai l'impression d'avalier des lames de rasoir à chaque déglutition. Il me faut affronter la tourmente jusqu'à la tente voisine pour emprunter une allumette et faire fondre un litre d'eau. J'éteins le réchaud. Bêtise ! Je n'ai plus de feu, et m'aperçois avec horreur que l'eau que je viens péniblement de faire fondre est imbuvable car polluée par l'essence du réchaud. Je manque de vomir. Désespéré, je me réfugie tout habillé dans mon duvet, qui ne tarde pas à se couvrir de son habituelle carapace de glace. Le toit de la tente s'abaisse dangereusement jusqu'à mon visage sous le poids de la neige.

Mon merveilleux duvet-cocon me permet de récupérer un peu, dans ce petit igloo perché à 6400 m. Vers 7 heures, dimanche, quand j'ouvre la tente je suis envahi par un flot de poudreuse. Beau temps, froid polaire. Notre trace d'hier est effacée. Il faut plier bagage et redescendre 3000 m jusqu'au camp de base, dure perspective dans notre état de fatigue.

Je me bats plus d'une demi-heure avec la pelle et le piolet pour dégager les piquets et la toile, complètement bloqués par la glace, et plier la tente. J'avale deux Grany, toujours assoiffé : depuis 24 heures je n'ai pas bu. Puis s'amorce la lente et pénible descente...

MICHEL BOYER-CHAMMARD



PH. M.B.-C.

« Pamir 92 » : les participants

JEAN-PIERRE ARNOULD
Initiateur alpinisme, CAF Lyon
DENIS BOEHRINGER
Initiateur alpinisme, CAF IdF
MICHEL BOYER-CHAMMARD
Élève-ingénieur Mines, Paris
PATRICK CARON, CAF IdF
PHILIPPE CARTIER
Initiateur d'alpinisme, CAF IdF
ANTOINE DE CHOUDENS
Élève-ingénieur Ensam, Paris
JEAN-FRANÇOIS CLERGUE
Initiateur alpinisme, CAF IdF
GÉRARD DESPREZ, CAF Lyon
JEAN DOT
Guide de haute montagne, CAF IdF
CLAUDE GELÉ
Cadre alpinisme, CAF IdF
THIBAUT DE MARCELLUS
Élève HEC, Paris
PATRICK MARTIN
Chef d'expédition, initiateur alpinisme, CAF IdF
RÉMI MONGABURE
Cadre alpinisme, CAF IdF
SERGE MOUYSSSET
Cadre alpinisme, CAF IdF
DIDIER SAGAN
Élève-ingénieur, Paris
GWENOLA SAVIDAN, CAF IdF
HÉLENE SÉGURA, CAF Lyon
ALAIN SÉMINEL, CAF Lyon

Envie d'essayer ?

Très simple. Envoyez une télécopie rédigée en anglais à **Sergei Dudakov**, de la part de Patrick Martin :
(095) 324 21 11
(095) 323 75 44
Réponse et succès assurés. Il vous faudra tout de même marcher...